

Soeur Catherine de l'Enfant-Jésus

Monic Nadeau

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14820ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nadeau, M. (1996). Soeur Catherine de l'Enfant-Jésus. *Moebius*, (69-70), 71–82.

MONIC NADEAU

Sœur Catherine de l'Enfant-Jésus

Février 1976

Sœur Catherine de l'Enfant-Jésus.

Je nous porte en moi depuis vingt-sept ans. Avant que viennent les janviers où mon cœur ne se promènera plus dans tout mon corps, j'ai eu besoin de me rappeler.

Dans les moindres détails. Chaque trottoir, chaque fenêtre, chaque porte, chaque escalier, chaque classe, chaque corridor, chaque salle, chaque objet.

Comme un dernier Je vous aime.

J'ai cru tant mourir à nos adieux qu'il m'a fallu vingt-sept ans avant d'accepter de tout me souvenir.

Vous aviez dix-neuf ans et moi, onze. Notre histoire d'amour. D'amour, malgré les adultes de ce temps-là et ceux d'aujourd'hui.

Comme vous m'avez fait cadeau de l'amour, je vous fais cadeau de ma plus belle histoire. Celle que j'aurai toujours envie de raconter à l'autre, après l'amour. Quand on fait la tendresse.

Je nous porte en moi depuis vingt-sept ans et vous le donne comme un dernier Je vous aime, Catherine.

Le piano, la berceuse, le pupitre, le divan. Debout, au centre, nous. Vous aviez dix-neuf ans et moi, onze. Vous étiez grande. Vos seins auraient pu

effleurer mes yeux. Il était cinq heures trente. Non, quelques minutes de plus. L'école plongée dans le noir, vidée de ses professeures et de ses élèves.

Au troisième étage, dans la minuscule salle de piano, nous, debout, au centre. C'était ma première leçon depuis le retour des vacances de Noël.

J'étais trop émue pour ne pas être frondeuse. Vous étiez trop émue pour ne pas être autoritaire.

La leçon terminée, vous m'avez dit : « Reste, je veux te parler. Je veux que tu me dises ce qui se passe en toi. Je veux que tu me dises pourquoi, durant les vacances de Noël, tous les jours, tu es venue jouer sous mes fenêtres. Pourquoi? »

Je ne connaissais pas la réponse.

Depuis notre première rencontre, rien n'était comme ma vie, avant.

Vous étiez la remplaçante de sœur Thérèse-des-Séraphins, mon premier professeur de piano. Elle ne m'avait enseigné que de septembre à la Toussaint. Votre supérieure générale l'avait nommée dans une école plus importante. Nous, ses seize élèves, révoltées de son départ, nous sommes réunies pour en discuter. À ma suggestion, nous avons décidé de boycotter sa remplaçante, quelle qu'elle soit. Quand nous avons fait nos adieux à sœur Thérèse, nous lui avons avoué notre projet. Elle a tenté de nous dissuader, en vain.

Dès votre arrivée, vous nous avez convoquées dans la salle de piano et vous nous avez dit : « Sœur Thérèse-des-Séraphins m'a beaucoup parlé de chacune d'entre vous. Je crois vous connaître un peu. Je sais que vous regrettez son départ. Je vous comprends. Sœur Thérèse est une de nos grandes musiciennes.

Sœur Thérèse m'a dit que vous vous étiez juré

de me faire payer son départ. D'une certaine façon, votre serment vous honore. Il prouve que vous êtes capables de vous affirmer, capables d'enthousiasme. Je suis désolée de votre déception. Il ne nous reste plus qu'à essayer de bien travailler ensemble.»

Vous aviez gagné la sympathie de la majorité. Vous étiez si grande, si jeune; presque l'âge des plus vieilles d'entre nous. J'étais quand même décidée à tenir ma promesse.

Moins d'un mois plus tard, vous n'étiez plus la remplaçante. Toutes les élèves avaient oublié. Sauf moi.

Vous avez feint de ne pas vous apercevoir de mes silences. J'ai multiplié les indisciplines. Vous m'avez ignorée. Mais il y a eu de brèves trêves entre nous. À l'instant même où je posais mes doigts sur le clavier, j'oubliais mes rancunes. Vos remarques si justes, votre désir de m'apprendre si chaleureux que je devenais docile et fervente.

Je redevenais désagréable sitôt la dernière note jouée. Même si je savais les hostilités inutiles.

Un matin où je pratiquais dans la salle de récréation, vous vous êtes approchée de moi et vous m'avez souligné quelques erreurs d'exécution. Je vous ai répondu : «Ce n'est pas une leçon mais une pratique.»

Vous avez éclaté de rire : «Comment, de mauvaise humeur si tôt le matin?» Vous m'avez soulevée de mon banc et me tenant à bout de bras, vous avez grimpé, à toute vitesse, les marches des escaliers des trois étages nous séparant de la salle de piano. Vous m'avez projetée sur le divan, comme ma mère, parfois, lorsqu'elle nous mettait au lit, en jouant.

J'étais estomaquée. Votre force. Votre jeunesse.

Vous n'aviez pas ce côté bonne sœur de vos compagnes. Vous preniez de longues glissades dans

les corridors. Vous riez fort, souvent. Vous couriez fort, souvent. Sur les bicyclettes empruntées aux grandes, vous faisiez du slalom entre les colonnes de la salle de récréation.

Malgré ces séductions, je vous faisais encore la tête.

Comme ce soir-là, du début de janvier, où vous repreniez pour la énième fois la question : «Pourquoi, durant les vacances de Noël, es-tu venue, tous les jours, jouer sous mes fenêtres?»

Je ne connaissais pas la réponse. Je gardais le silence. Baissais la tête. Vous, vous croyiez à de l'entêtement. Vous releviez mon menton : «Regarde-moi dans les yeux. Dis-moi pourquoi, chaque jour...»

D'autres «chaque jour» avaient eu lieu bien avant. Malgré la poursuite de ma guérilla, je vous guettais, de plus en plus impatientement. Un besoin de vous s'était installé. La messe, les pratiques, la récréation, les «commissions», tous les moyens utilisés pour être avec vous, pour vous apercevoir. Je ne me posais pas de questions. J'obéissais à un instinct de vie. Sourde et aveugle comme un animal nouveau-né, je sentais votre vie. C'est de celle-là que je voulais me nourrir.

Cette fin d'après-midi de janvier, vous me harceliez : «Pourquoi, avoue.»

Avouer quoi? Que chaque matin, j'arrivais à l'église à six heures et demie pour la messe de sept heures moins quart? Que je voulais avoir le temps de me préparer à notre premier regard de la journée? Que je me répétais des centaines de fois : elle arrive. Je voyais tout votre parcours depuis votre réveil. Comme une espionne, j'avais accumulé tous les renseignements.

Je savais que la cloche de la communauté sonnait à cinq heures moins quart. Je connaissais votre chapelle du deuxième étage. Je savais quels corridors, quels escaliers vous conduisaient au vestiaire

des sœurs. Je savais où était située votre case et à quel endroit, sur la tablette, vous trouveriez vos gants et votre missel. Je connaissais vos gestes pour vous couvrir de votre capeline, puis de votre cape et comment vous vous courbiez pour mettre vos couvre-chaussures. Je savais le temps pour vous rendre de l'école à l'église et le décor, pied par pied.

Le dernier «elle arrive» ne précédait que de quelques secondes le bruit de vos pas.

Vous et votre compagne marchiez en tête. Vous étiez la plus grande des quinze religieuses. La plus jeune aussi. La plus belle. Rousse. Quand des mèches de vos cheveux dépassaient de votre coiffe, près des tempes, vous les repoussiez avec votre sainte croix. De grands yeux qui se balançaient entre le rire et l'étonnement. Des lunettes que j'enviais.

Vous entriez la première à l'église. Toujours, un éclair entre nous. Vous occupiez le premier banc et moi celui derrière la communauté. Je ne revoyais votre visage qu'à votre retour de la communion. À mon retour, je baissais les yeux mais je sentais les vôtres.

Je ne quittais l'église qu'après votre départ. Je vous regardais vous signer, vous lever et marcher.

Je revenais à la maison en coupant par la ruelle et je mangeais à me défoncer. Rapidement. Pour être à la pratique avant le temps dans l'attente de vous apercevoir.

— Tu ne partiras d'ici que lorsque tu m'auras dit pourquoi.

Quand vous avez relevé mon menton, la paume de votre main était brûlante. Votre voix, tendre.

Les pourquoi se répétaient. J'ai fini par comprendre qu'il y avait une phrase bien précise que vous vouliez que je prononce. Laquelle? J'avais chaud. Je ne pouvais plus penser, plus chercher la phrase, la raison.

— Pourquoi tous les jours? Tous les jours? Sous mes fenêtres.

Juste en face, il y avait un terrain vague limité par un mur de brique. Des heures et des heures, je l'avais bombardé de balles de neige. En pelotant la neige, je regardais la fenêtre du troisième. J'espérais y déceler une ombre. Les mains et les pieds gelés, je continuais mon tir comme s'il s'agissait du plus passionnant des jeux. Je ne voulais pas que si vous m'aperceviez, vous vous imaginiez que j'étais là pour vous. Deux ou trois fois, durant ces quinze jours, vous avez soulevé la fenêtre pour secouer un linge.

— POURQUOI ?

Les émotions ressenties depuis notre première rencontre se fondaient en une émotion. Mon cœur se promenait dans tout mon corps. Je n'étais que battements. Toute la vie s'était ramassée dans votre espace.

Debout, au centre, si près que j'entendais votre respiration retenue, changée.

— Je vais t'aider. Je ne savais pas que ce serait si difficile que tu m'avoues que tu... dis-le. Je vous...

La phrase a éclaté dans ma tête !

J'ai voulu partir. Tête baissée, je me suis dirigée vers la porte. De votre corps, vous m'avez bloqué le chemin. J'ai continué à foncer, tête baissée. Vous avez reculé. J'ai entendu votre dos heurter la porte. Un pas nous séparait.

Le temps d'un pas a suffi pour que je le franchisse en toute conscience. Le temps qu'explose ma coquille.

Je me suis écrasée contre vous.

— Je vous aime.

Noyée dans votre robe, encerclée, je me suis sentie éternelle, invulnérable. J'étais collée au corps de sœur Catherine de l'Enfant-Jésus. J'étais dans les bras de Catherine!

Je t'appelais Catherine, je te tutoyais, tu murmurais, tu m'enveloppais. Immobiles. Longtemps. La cloche de six heures. Nous nous sommes statufiées. Longtemps soudées. Longtemps. Immobiles.

La salle de classe était située en dessous de notre salle de piano. Pendant les cours, je vous écoutais jouer. Je n'entendais souvent que les accords. Je connaissais vos pièces par cœur.

Le professeur, sœur Sainte-Hélène, dite «Buster», devait deviner mon émotion. Elle devenait tyrannique. Elle tentait de couper le cordon en me harcelant de questions, au grand plaisir de toute la classe qui sentait bien qu'elle me surprenait en pleine rêverie.

Je levais la main pour aller au p'tit endroit et sur la pointe des pieds, j'avalais les marches qui nous séparaient. J'ouvrais brusquement la porte. Vous criiez. Nous riions. Vous me grondiez. Tu m'embrassais sur le front.

Sœur Sainte-Hélène a dû deviner mes visites-surprises. Je n'avais plus le droit de m'absenter durant les cours.

Vous aviez fait vœu de pauvreté. Chaque semaine, je recevais dix cents d'allocation. Pourtant nous nous comblions de cadeaux. Balles de ping-pong bosselées, épingle de votre «armature», biscuits, images, poèmes, crayons, vieilles revues de la communauté...

Je me souviens de ce poème-ci parce que vous aviez souligné des phrases qui me faisaient rougir chaque fois que je les lisais :

*«Pleurer contre ton sein
Penchée sur ta poitrine
Lorsque l'angoisse, trop forte
étouffera mon cœur
Venir puiser ma force à ta force
pour mieux porter ma douleur.»*

Je ne me souviens plus que de ces quelques strophes. Je les récitais souvent. Pour le plaisir de dire : «pleurer contre ton sein». Je n'appelais aucunement la souffrance. Ni toi qui m'avais copié le poème pour les deux mêmes phrases soulignées.

J'ai conservé, à travers mes déménagements, mes amours, mes voyages, deux cadeaux de vous : un piano miniature fabriqué par votre père et du papier à lettres.

Vous aviez fait vœu de pauvreté et pourtant vous me donniez des trésors. Connaître votre nom, Lise Vincent, celui de votre frère, Jean, savoir que vos parents habitaient Pont-Viau; voir les photos de leur maison, me dire votre âge, m'avouer que vous aviez terminé vos études en juin et qu'en août vous entriez au noviciat, que vous ne portiez le voile noir que depuis octobre, que c'était votre première mission. Toutes ces confidences vous incarnaient.

Une longue et pudique mise à nue. Parfois à travers des jeux. J'ai deviné votre nom en jouant «au bonhomme pendu». Parfois par un secret que vous me chuchotiez dans vos bras. Parfois après une longue supplication comme cette photo prise dans un grand studio de Montréal quelques jours avant votre entrée au couvent. Vous portiez un tailleur et un chemisier de dentelle. Cette photo et cette mèche de cheveux que vous m'avez réclamée «après».

Nos rendez-vous avaient lieu dans la salle de piano qui vous servait aussi de chambre à coucher. Le lit simple se déguisait en divan et l'armoire toujours fermée à clé contenait vos objets intimes.

Le salle de piano était située du côté des sœurs,

à l'étage des chambres.

Une fois par année les élèves et les professeures laïques pouvaient pénétrer du côté des sœurs : à la fête de saint Joseph. Chaque classe installait un reposoir devant sa porte. La procession défilait à tous les étages y compris de votre côté. Cette année-là, j'ai visité ta maison. Connaître l'emplacement du réfectoire, le bureau de la supérieure, les chambres des religieuses, la chapelle, la salle communautaire, l'emplacement de la cloche, etc.

Cette cloche, que vous deviez entendre où que vous soyez, vous servait pour mille choses. Si l'une d'entre vous était demandée chez la supérieure, au téléphone, à la chapelle, pour la méditation, etc. Ton code était deux longs et un petit.

Cette cloche sonnait toujours à cinq heures trente. Heure de la méditation avant le repas. Vous n'étiez pas obligées de vous rendre à la chapelle quoiqu'il était mal vu de rester trop souvent dans vos chambres.

Depuis l'aveu, vous programmiez mes deux leçons à cinq heures. Vous vous faisiez un point d'honneur que rien ne perturbe la période élève-professeure.

À peine un frôlement de voile lorsque vous vous penchiez pour plaquer un accord qui me donnait des difficultés. Votre geste plus doux quand vous écartiez ou releviez mes coudes. Je jouais aussi avec plus de ferveur.

La leçon terminée, la cloche de la méditation sonnait. Je rangeais mes livres, endossais mon manteau que vous bouttoniez. Vous enrouliez mon écharpe. Vous vous assuriez que mes oreilles étaient à l'abri, vous cherchiez mes mitaines.

Nous nous étreignions. Tu mettais un doigt sur tes lèvres. J'enlevais mon manteau, mon foulard, ma tuque.

Nous nous allongions sur le divan. Tu me prenais dans tes bras. Nous chuchotions. Nous gardions silence. Ta main n'effleurait même pas mon genou. Ta main tenait ma main. Nous nous appliquions à respirer en même temps. Immobiles. Longtemps.

Si longtemps, qu'une fois, même à six heures, alors que la cloche sonnait le souper, nous sommes restées immobiles. Quelqu'une a frappé à la porte. Silence. On a cru que tu t'étais endormie.

Vos absences répétées à la chapelle devinrent suspectes. À notre insu, on nous surveillait. C'est ainsi qu'un soir, à la sortie de votre chambre, bien après la cloche de cinq heures trente, la supérieure a surgi menaçante : «Vous ma fille, rentrez immédiatement chez vos parents. Quant à vous, ma sœur, entrez dans votre cellule, nous en reparlerons.»

Vous avez refusé de me raconter votre conversation. Je vous savais punie. Vous avez refusé d'en discuter.

Nous avons évité le scandale parce que vous étiez une religieuse modèle et moi une première de classe. Mais rarement suis-je restée ensuite après ma leçon. Nous nous rencontrions plus discrètement.

Le premier baiser! Catherine, rappelle-toi! La balle de ping-pong.

Dans la salle de récréation, avant l'arrivée des élèves, les sœurs jouaient au ping-pong. Vous étiez la plus rapide. Quand la balle était bosselée, tu la mettais dans ta poche pour m'en faire cadeau.

Quelques semaines après l'aveu, après une leçon, vous m'avez remis une balle en disant : «Je sais à quoi tu penses depuis quelques jours. Regarde sur la balle, j'ai écrit la première voyelle.»

J'y ai lu un E. Je ne comprenais pas. Je vous l'ai dit et je vous ai remis la balle. Vous avez ri. Vous avez ajouté un M. Vous m'avez repassé la balle. J'y ai ajouté un B.

Mon cœur se promenait dans tout mon corps. Vous vous êtes lentement penchée. J'ai fermé les yeux. Quand vos lèvres ont touché aux miennes... Ce fut si court, ce fut si léger!

Les autres baisers ont duré quelques secondes de plus mais ils étaient tout aussi chastes. Ces baisers-béatitudes me comblaient.

À la mi-juin, pour la distribution des prix, la maîtresse de chant avait choisi *Notre-Dame de Paris*. Vous accompagniez la chorale. Je tournais les pages de votre cahier.

À l'une des pratiques, alors que la chorale chantait à pleine gorge : «elle parle d'amour, d'espoir et de bonté...» et que vous, vous jouiez en sourdine, vous vous êtes interrompue, vous vous êtes retournée vers les élèves et vous avez dit : «Quand on parle d'amour, on ne s'égosille pas. Vous n'avez donc jamais parlé d'amour?» Vous avez repris la mélodie et vous m'avez dit : «Toi tu me parles tout bas.»

Le jour de la distribution des prix, j'écoutais notre condamnation à mort. Depuis l'aveu, nous vivions un compte à rebours.

Allocutions, nominations, distribution, cantate. Je tournais les pages. Je me sentais malade. Rendu à «elle parle d'amour», pour la première fois, en public, j'ai effleuré votre épaule.

Tout en jouant, la voix tremblante, tu me répétais : «Ne pleure pas, je t'en supplie, aide-moi. Ne pleure pas, je vais en mourir.» La cantate terminée, vous m'avez rapidement amenée du côté des sœurs. Vous craigniez une explosion de désespoir.

Vous m'avez prise dans vos bras et j'ai répété, répété, répété : «Je vous aime Catherine.» Nous avons mêlé nos larmes, nos lèvres, nos yeux, nos mains. J'allais mourir d'amour.

L'école serait fermée. Nos rencontres, brèves et

difficiles. Dans moins d'un mois, vous alliez partir pour votre retraite fermée annuelle suivie des obédiences. Nous savions qu'à cause des qu'en-dira-t-on, vous seriez nommée dans une autre mission.

Un mois à vivre. Une échéance à laquelle il nous était impossible de nous dérober. Une échéance définitive.

J'avais beau t'aimer avec toute la puissance de ma vie; tu avais beau m'aimer avec toute la puissance de ta vie, on nous séparerait. Si cette force-là était vaincue, comment pourrais-je, un jour, désirer vivre dans un monde qui m'aurait assassinée?

(...)

Pour la dernière fois, je roule ma main dans ta grande main. À en user la paume. Je respire cent fois ta robe. Je te regarde. Fort. Je te grave à la loupe. Le temps nous manque pour pleurer.

J'enfouis mes mains dans tes poches. Promène mes doigts sur ton mouchoir, ton chapelet, ton bout de crayon mâché, tes trombones, une gomme à effacer.

Je détache les agrafes près de ton cou. Tu veux qu'on se sourie. «On grimace quand on pleure», me dis-tu.

— Ils t'enverraient au bout du monde que je te retrouverais. Quand je serai grande, je me ferai détective. Ils ne seront pas toujours les plus forts.

Tu m'as bercée.

· C'était le 29 juillet 1949. J'avais douze ans.

(...)

Tu m'as donné l'éternité.